

le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Etranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883-74

TRIBUNE LIBRE (1)

Pour une UNITE NOUVELLE

par Pierre Hubermont

C'est une constatation assez désolante à faire qu'au moment où toutes les vieilles unités nationales sont en voie de dislocation, aucune organisation internationale ne soit préparée à en rassembler les morceaux épars.

Le processus de désagrégation et de morcellement du vieil empire catholique et romain qui fut jadis l'unité de l'Europe se poursuit à une allure proportionnellement accélérée. Quatre nations nouvelles sont nées de l'empire austro-hongrois, dernière forteresse de la chrétienté. L'équilibre des nations est rompu. La stabilité économique, plus ou moins sacrement dosée, qui s'était établie dans des pays délimités par des frontières plus ou moins raisonnablement tracées, a fait place à un gâchis d'intérêts en opposition violente.

Au fur et à mesure que se développent les forces de production et d'unification économique du monde, les Etats se replient sur eux-mêmes.

Parallèlement, l'évolution des démocraties pousse aux phénomènes de sécession. Cela prend généralement la forme d'une lutte pour la liberté des langues, pour l'autonomie culturelle, mais en réalité, il s'agit d'un mouvement général sur lequel les points de vue sont construits à partir de centres économiques qui poussent les hommes à vouloir administrer leur coin de terre indépendamment des nécessités de l'Etat.

Le monde tend à se disperser en une mosaïque de régions économiques fermées qui aggraveront leur misère commune si elles continuent à vouloir s'ignorer. Elles chercheront sans doute une issue à cette misère dans des aventures sanglantes où l'un d'hier deviendra l'ennemi d'aujourd'hui et vice-versa. Pour autant que la bêtise, les intérêts louches, les passions humaines habilement exploitées s'en mêlent, cela menace de durer longtemps.

Oserait-on espérer que naquit enfin une volonté de paix des excès guerriers de notre moyen-âge industriel?

Peut-on entrevoir aujourd'hui la constitution d'une unité nouvelle, au-dessus de tous les nationalismes étriqués et de ces patries que la guerre a blessées à mort?

La Société des Nations a déçu les espoirs les plus tenaces. L'unité catholique fait de vains efforts pour se reconstituer.

La III^e Internationale, dont les chances ont été grandes jusqu'à la crise intérieure de 1927 (exclusion de Trotsky) a confondu l'intérêt de la révolution mondiale avec celui d'un néo-nationalisme soviétique.

Déviations très graves d'une grande entreprise réalisée dans un moment inopportun : celui où le monde capitaliste allait s'écrouler et où l'union de toutes les forces socialistes aurait été nécessaire plus que jamais. On avoue aujourd'hui que « sous la dictature de Staline, le Komintern (Internationale communiste) a perdu beaucoup de son importance; quoique les résultats de sa première réunion après vingt mois de vacances aient été radiodiffusés de Moscou, la presse soviétique — à l'exception de l'officielle Pravda — n'en a pas parlé. D'ailleurs, on ignore jusqu'au nom du président du Comité exécutif du Komintern — poste occupé autrefois par Zinovieff — et on ne mentionne plus les noms des agents du Komintern à l'étranger ». (Lu du 21 octobre, d'après Chicago Tribune.)

La II^e Internationale, dont les sections ont un gros effort à faire pour se dégager de leur intégration dans

(1) L'article de fond de ce journal paraîtra dorénavant, et le plus fréquemment possible, en tribune libre. La charge en est confiée à une équipe d'écrivains fort large et d'opinions très diverses.

Au service de la paix

Simoens est libéré

Tandis que les silencieuses à gages se taisaient toujours et que d'autres s'évertuaient encore à établir, grâce au communiqué du Ministère de la Guerre, que l'état de santé de Simoens était excellent, que sa grève de la faim était simulée, l'ordre parvint, le vendredi 21 octobre, à l'infirmerie de la prison d'Anvers, de libérer Simoens.

Du coup, la verve de ces messieurs s'est trouvée tarie.

Cette libération, c'était la preuve que le communiqué ministériel était fallacieux, c'était un camouflet aux journaux bien-pensants dont les lecteurs, si envoûtés qu'ils fussent, n'ont pu que constater l'indigence et la fausseté des informations.

Une fois de plus! Si, au moins, ces mêmes lecteurs voulaient bien à présent tirer de ce petit événement la morale qui s'impose!

Arrêté le 27 septembre. Libéré le 21 octobre. 24 jours.

Il a fallu 24 jours de grève de la faim de l'objecteur de conscience Simoens, qui, à ce régime, a maigri de 15 kilos, pour que le Gouvernement s'avise que peut-être il était sincère.

Ainsi ce que nous prédisions dans notre dernier numéro s'est réalisé. Nous écrivions que nous étions certains, la conspiration du silence étant rompue, que Simoens triompherait dans une œuvre juste et humaine.

Mais il s'agit, les journaux l'ont bien marqué, d'une libération proprement dite. Nous compléterons même un peu ces informations.

En réalité Simoens a bénéficié, sur pied des lois militaires, d'un congé de maladie de 60 jours. Pendant ce congé Simoens sera examiné par les médecins et, selon toute vraisemblance, il sera réformé.

Précisons même davantage. Avant sa libération, Simoens a dû signer l'engagement de ne provoquer aucune agitation à propos de son cas, de ne participer à aucun meeting et, mieux, on lui a demandé s'il ne pourrait envisager de quitter la Belgique! Les parents de Simoens eux-mêmes ont dû également s'engager à ne participer à aucune manifestation publique. C'est là le petit chantage organisé par le Gouvernement autour du chevet de Simoens malade.

Avant cela, on avait épuisé tous les moyens de pression sur la personne même du prisonnier. Plusieurs jours durant, les médecins ont tenté de le nourrir de force, lui introduisant une sonde dans la bouche, puis dans le nez, pour le forcer à ingurgiter certaine quantité de liquide.

Et les médecins qui opéraient ainsi avaient même l'inconcevable indécence d'amener des visiteurs dans la cellule pour assister à ce spectacle curieux et unique en son genre.

Nous démentira-t-on?

En plus des spectateurs il y avait, bien entendu, les gardiens qui maltraitaient le prisonnier et qui, l'opération terminée, lui liaient les mains pour empêcher qu'il ne se livrât à

les cadres désuets des Etats, peut, si elle le veut, opérer un magnifique redressement.

Quand on considère le programme de réalisation immédiate élaboré par le Labour Party anglais qui — événement d'une importance historique — entre résolument dans la voie du socialisme, quand on considère le travail de renouvellement qui s'opère actuellement dans le Parti ouvrier belge, quand on considère les tentatives de regroupement des forces ouvrières en Tchécoslovaquie et en Allemagne, on est porté à manifester un certain optimisme.

La nouvelle unité internationale, prise dans son sens économique et politique le plus large, sera, pour commencer, la réalisation de l'unité ouvrière. Hors de là, il n'est pas de salut pour le monde.

Pierre HUBERMONT.

des manœuvres vomitives.

C'est cela que les journaux appelaient « prétendue grève de la faim », c'est de ces procédés barbares que la Gazette écrivait que le prisonnier se nourrissait fort bien au lait, aux œufs et au sucre et qu'il ne manquait plus que le gardien vienne dire : « Le lait de poule de Monsieur l'objecteur est servi! »

Haute conscience, en vérité, que celle de ces « journalistes » qui informent l'opinion de semblable manière.

Mais n'insistons pas. Nous n'avons pas mission de défendre ici l'objection de conscience ni d'engager personne à entrer dans pareille aventure, aussi dangereuse et aussi périlleuse. Chacun est maître de sa conscience. Ce ne sont pas les conseils, ni même l'exemple, qui pousseront jamais quelqu'un dans cette voie. Mais aussi, ce ne sont ni les menaces, ni les exhortations, ni les mauvais traitements qui empêcheront quiconque de se dresser contre cette monstrueuse ignominie qu'est la guerre et de suivre l'appel de sa conscience. Simoens est de ceux-là.

Nous sommes heureux, pour notre modeste part, d'en avoir informé le public.

Nous voudrions cependant ajouter un mot pour dissiper une équivoque.

Beaucoup imaginent (certains journaux ont ramassé ça dans la boue, au hasard comme le reste) que Simoens fut en réalité le jouet d'un parti politique ou d'un parti d'extrême gauche soutenu par des organismes flamboyants, que son mobile était de lutter contre la Belgique, pour la Flandre. Rien n'est plus faux. Simoens a agi isolément, pour des raisons humanitaires (« Pour toute l'humanité »), a-t-il textuellement déclaré au tri-

(Suite en page 2.)

TREIZE MINISTRES sur un bateau

Les quarante jours du condamné



Renkin.

C'est à mourir de rire. de Broqueville : le ministre de la guerre d'avant la guerre, le singulier témoin de l'offaire Coppée, l'homme des faux papiers, le seul civil décoré de la croix de guerre, le géronte retraité! 72 ans, quoi!

Mais parlons d'abord un peu de M. Renkin, l'homme qu'on vient de chasser, l'homme sourd et aveugle, impotent et morne, vide et fatigué, prometteur de beaux jours, incapable, inactif, indolent, qui allait tout faire et qui n'a rien fait, qui avait en poche un plan financier mirifique et dont la poche était trouée, qui prenait le tramway comme tout le monde parce que ça le rendait populaire et qui en oubliant d'aller à son travail, l'homme des milliards d'emprunt, l'homme calamiteux, l'homme dont on se plaisait à dire qu'il était un grand chef et qu'il avait de la poigne, l'homme en vessie, baudruche aujourd'hui dégonflée, le Renkin au rancart!

Adieu, Monsieur, jusqu'à plus tard! Car dans cinq ans, n'en doutez pas, on va nous le ressortir.

OOO

Comme aujourd'hui nous ramène

L'histoire se répète...

GENEVE



Chiffon de papier...

BERLIN



(Lino de A. de Frenczell.)

Les valeurs des entreprises métallurgiques qui ne trouvaient plus aucun acheteur, il y a six mois, sont de nouveaux considérées par des banquiers sérieux comme un placement d'avenir...

On pourrait même tenter de les consigner en un espèce de règlement à l'usage, dirons-nous, des passagers de ce curieux voyage.

Article premier. — Le voyage durera 40 jours. Le quarantième jour, c'est promis, nous donnerons notre démission.

Art. 2. — Pendant toute la durée du voyage nous nous occuperons exclusivement des affaires courantes et administratives.

Art. 3. — Pas de zèle.

Art. 4. — Contrairement à ce que nous avions envisagé tout d'abord, nous ne tenterons pas une politique de rapprochement plus intense avec la France.

Art. 5. — Aucun accord militaire ne sera signé ni prolongé durant le présent voyage.

Art. 6. — Aucune nomination ne sera faite dans l'Etat-major de l'armée.

Art. 7. — La Commission pour l'immunité administrative continuera à fonctionner et nous n'y apporterons aucune entrave.

Art. 8. — Nous nous engageons sur l'honneur (sic) à appliquer honnêtement les lois linguistiques.

Art. 9. — M. Jaspas et M. Bovesse s'engagent à ne pas se faire de niches.

Art. 10. — Pour toute contestation quant à l'observance du présent règlement, on recourra à l'arbitrage de M. Van Cauwelaert.

Et voilà. Ce n'était pas plus difficile. Quatre jours d'efforts et on en vint à bout.

Quand on vous disait de ne pas vous frapper M. de Broqueville n'a rien à dire, ni M. Jaspas, ni M. Janson. Personne dans cette galère n'a rien à dire. Elle fera son petit voyage sans un de plus, vous verrez.

Et après, ce seront les élections, le monde nouveau, la politique nouvelle, celle que le peuple souverain marquera sur son bulletin de vote. Après, ce sera... l'âge d'or... peut-être.

Pierre FONTAINE.

La crise du P.O.B.

D'un "snob bolchevisant" à un esthète réformiste

PAR J. HERELLE

Comme M. Pierre Fontaine l'a dit ici même, il y a huit jours, le Peuple a bien voulu s'occuper, à deux reprises, de mon article sur la question des jeunes. Je lui en rends grâce, car il est toujours agréable d'apprendre que vos amis pensent à vous, même s'ils se méprennent sur la portée de vos sentiments.

Je crois utile de répondre au Peuple, comme m'en a prié M. Fontaine, parce que la question du recrutement actuel de l'élite du P. O. B. me paraît infiniment grave, d'autant plus grave que des victoires numériques le rapprochent du pouvoir effectif: *Hic Rhodus, hic salta!*

Le demi article que M. Louis Piérrard a bien voulu me consacrer me retiendra tout particulièrement, en raison de la personnalité de son auteur, mais je répondrai à l'ensemble des objections faites dans le Peuple à ma thèse.

Traisons d'abord, il le faut bien, de quelques détails anecdotiques dont l'importance serait minime s'ils ne fournissaient matière à réflexion.

L'étincelant député de Frameries me déclare indigne de critiquer le socialisme, même d'en approcher parce que, à tout prendre, je ne serais qu'un « snob bolchevisant », atteint de rougeole et menacé de terminer ma carrière « dans la peau d'un notaire bien-pensant ».

Enfin, mon indignité serait encore augmentée parce que « je n'ai point sucé le socialisme avec le lait

de ma mère » (1) et que je manque d'opportunité et de sens politique.

« Snob bolchévisant », cher monsieur, vous me la baillez belle ! A moi qui ne connais ni ne fréquente aucun communiste, qui n'ait point pérégriné à Moscou pour me griser du plan quinquennal, qui lis tous vos journaux et revues, qui, fidèlement, vote pour vous depuis 1919, qui me mêle parfois, ô discrètement, à certaines manifestations du parti. J'ai dépassé, depuis la guerre, l'âge charmant des rougeoles, et je suis enfoncé trop avant dans mon expérience, ma doctrine et mes amitiés, pour devenir quelque jour « notaire » et « bien-pensant ».

Mais, sur un point, vous avez raison. Malgré des traverses qui m'ont presque confondu avec le prolétariat, je n'ai pas sucé le socialisme avec le lait de ma mère. Je partage d'ailleurs cette tare avec beaucoup des meilleurs chefs socialistes et, notamment avec le chef respecté du Parti (2). Le socialisme n'est donc chez moi ni habitude, ni tradition, encore moins nécessité matérielle : je suis venu au socialisme parce que je suis évolutionniste, matérialiste et que le socialisme était l'aboutissement social nécessaire de ma culture.

Enfin, pour en finir avec moi-même sur l'identité de qui vous vous méprenez étrangement, je serais dépourvu d'opportunité et de sens politique pour avoir parlé de la « crise du P. O. B. » au lendemain d'une victoire électorale. N'étant pas socialiste réformiste, peu m'importent le sens politique et l'opportunité : je suis clerc, rien que clerc et un article de M. Vandervelde (mais, manquerait-il lui, d'opportunité, pour l'avoir publié à la veille des élections?) m'a fourni l'occasion de formuler des critiques que l'observation du P. O. B. pendant un temps plus long qu'une campagne électorale m'incite à croire fondées.

Et, en fin de compte, la victoire récente du P. O. B. rend-elle mon article si inopportuniste, si inutile que veut le croire M. Piérard? J'incline à penser le contraire, car l'accroissement même des masses socialistes pose avec plus d'actualité que jamais le problème de leurs chefs, de l'élite : chaque élection favorable au Parti le rapproche du pouvoir et des responsabilités ; chaque accroissement d'effectifs rend plus impératif le voyant plus loin que la propagande syndicale et les cortèges du 1^{er} mai. Ces accroissements de forces rapprochent la réalisation du programme électoral du P. O. B., réalisation qui exigera des spécialistes familiarisés avec l'organisation capitaliste, dont le socialisme se propose, précisément, d'utiliser les restes abondants à construire sa société.

Bon réformiste à sa manière, M. Piérard s'embarrasse peu de la critique de l'économie capitaliste comme l'entendent les marxistes : s'il était aussi familier avec le matérialisme historique qu'avec l'art nègre, il n'ignorerait pas que l'évolution du capitalisme entraîne une prolétarisation incessante de couches sociales dont les représentants ralliés au socialisme n'ont pu « le sucer avec le lait de leur mère ».

Mais M. Piérard ignorerait-il que ce processus constant de prolétarisation, si visible lors de la Révolution industrielle, a été accéléré depuis la guerre, par l'inflation, par la fiscalité, par la pingrerie systématique du Gouvernement à l'égard de ses agents moyens et inférieurs ; par le bureaucratisme et la concentration des entreprises capitalistes, transformant en salariés les producteurs indépendants, les médecins, les avocats, les journalistes ; par la crise actuelle, qui, non contente de rafler en faveur du suroutillage les modestes avoirs des classes moyennes, amène les grands capitalistes à renvoyer, tout comme des ouvriers, des ingénieurs dont les conditions de formation et les responsabilités impliquaient jusqu'ici, en contre-partie, la stabilité d'emploi, pouvaient leur faire croire qu'ils se rattachaient en quelque manière à une classe libre de spécialistes, admis à s'implanter dans la bourgeoisie?

M. Piérard peut-il ignorer cette prolétarisation croissante des adul-

tes, celle de leurs enfants, empêchés aujourd'hui de devenir producteurs autonomes par la concentration industrielle, embrigadés dans le salariat tout nouveau des médecins, et des avocats, appointés par les grandes compagnies et les syndicats?

M. Piérard ignore-t-il que, comme l'a prouvé le recensement de 1926, le nombre des employés croît plus rapidement que celui des ouvriers, que celui des femmes salariées croît plus vite que celui des hommes?

Le voilà le « prolétariat en faux-col », la voici la rupture de la famille bourgeoise, prévue par Marx dès le « Manifeste communiste », indice infaillible de la prolétarisation des classes moyennes qui s'accroît encore, comme l'a si bien vu Sombart (3), du fait que se détruit la famille, cellule économique, dont la satisfaction des besoins, autrefois assurée par cette cellule même, exige, à la fois, le passage de ses membres dans le prolétariat salarié, et un accroissement du salariat des industries alimentaires, textiles et, plus récemment, ancillaires.

Mais M. Piérard, plus curieux d'esthétique que de marxisme, ignore sans doute qu'en Allemagne, ces prolétarisation put permettre à M. concentration, qui n'ont pas sucé le socialisme avec le lait de leur mère, forment les contingents nazis et communistes, que l'inactivité des diplômés universitaires, jetés des hautes écoles au pavé, alimente le prolétariat antimarxiste que la social-démocratie a été incapable de se concilier.

Seule l'ignorance du processus de prolétarisation put permettre à M. Piérard de réserver sa sollicitude aux « socialistes héréditaires » dont les ascendants ont été prolétariés pendant la Révolution industrielle. Hors de cette caste point de salut! *Indignité intrare*, dit M. Piérard aux prolétariés récents ou aux convertis. De ceux-ci, et tout particulièrement de ces derniers, nouveaux Marans, les militants du P. O. B. ne veulent obtenir, en dehors de leurs votes, ce qui va sans dire, que la soumission dans le rang. M. Piérard l'exige même expressément et non sans quelque hauteur : « ils n'ont qu'à prendre place dans le rang et travailler modestement, obscurément, s'il le faut, aux tâches ingrates comme aux autres ».

Ce caporalisme des militants ouvriers, qui ressemble étrangement à la gérontocratie et à l'autoritarisme dénoncé, il prouve une fois de plus, que je n'ai cessé d'affirmer, l'hostilité irréductible des professionnels de la politique ouvrière pour ceux qui, non-ouvriers, viennent au parti organisé, stratifié, calcifié, avec l'intention d'y travailler, d'y apporter de la vie, des préoccupations plus générales. Voici un ingénieur, un professeur, un médecin, un économiste qui, incapables d'adhérer encore aux impératifs du capitalisme et du libéralisme, vont au socialisme et veulent lui offrir mieux que leur suffrage : la compétence particulière qu'ils ont acquise du fait de leur existence « bourgeoise » dans les domaines dont ils ont la naïveté de croire que le P. O. B. devrait se préoccuper sans cesse, même sous la pression de l'actualité. Ces nouveaux socialistes qui, dans le milieu capitaliste où leur destin les a placés, sont généralement estimés pour leur compétence et leur sens des responsabilités, qui, surmontant la concurrence au sein du capitalisme, occupent des postes importants leur donnant une connaissance intime de la structure du régime, devraient, qu'on me passe l'expression, être « dégradés » pour la joie d'obéir aux militants ouvriers qu'une soif irrésistible d'honneurs et de prébendes fait déborder sans cesse du cadre syndical dans le cadre politique.

Si l'adhésion de ces recrues au socialisme implique leur humiliation, fait peser sur eux l'outrageante méfiance du primaire pour l'intellectuel, on se demande à quoi bon seconder la tyrannie du capitalisme, les abrutissantes conséquences de la domination de l'argent, si c'est pour se livrer à un caporalisme qui n'a point les compensations culturelles du régime bourgeois, compensations que M. Piérard, ami des lettres et des arts, ne pourra pas nier. Mais, répondront peut-être ces mandataires puristes et reluisants du socialisme, l'action socialiste exige des sacrifices de qui s'y adonne et qu'il consent joyeusement s'il est animé d'une véritable conscience de classe. Rado-

régime qui, souvent, ne les fait pas vivre trop mal.

D'ailleurs, la doctrine du matérialisme historique, par la reconnaissance du caractère inéluctable de la lutte des classes, exclut toute idée de « sacrifices », « d'abnégation » en sa faveur : étant une nécessité historique, le mouvement ouvrier n'a nul besoin de « charité ». Encore que dans la pratique, les subsides des riches bourgeois ne soient point repoussés : comme l'a prouvé tout récemment un projet mirifique et heureusement avorté, par lequel un riche industriel — bloc enfarnimé — aurait assuré de confortables jetons de présence à quelques chefs socialistes sous couleur de favoriser des études sociales — et, naturellement — réformistes.

Si le socialisme belge est bien, comme il s'en vante, marxiste et « scientifique » (on pense au socialisme « scientifique » de MM. Anseele et Piérard!), il ne doit vouloir sacrifier, même en les reléguant dans des tâches obscures, ni les prolétaires de naissance, ni les prolétaires, ni les adhérents venus au parti après une délibération intérieure et sans contrainte économique : il doit utiliser selon leur compétence, c'est-à-dire traiter en égaux, et ne point leur imposer par sadisme démagogique des mots d'ordre, un noviciat qui ferait de M. Piérard le Père d'une église révélée.

Mais, en fait, ces sévérités, à l'égard des intellectuels, ne sont que de l'auto-protection. Les militants ouvriers du P. O. B. redoutent la collaboration de personnalités issues sans doute de classes en voie de prolétarisation, mais non encore complètement prolétariées elles-mêmes, encore individualistes, car cette collaboration amènerait fatalement, au bout de peu de temps, une spécialisation des tâches et restreindrait le champ d'activité et les sujets d'admiration des « purs » du parti. Les autres chefs, eux-mêmes bourgeois intellectuels, semblent se rendre difficilement compte (ou craignent-ils de devenir suspects à leur tour?) que l'envahissement du parti par les chefs syndicalistes empêche le recrutement naturel de l'élite qui, de longtemp, devra encore se faire par apports extérieurs. Ayant joué eux-mêmes, à la naissance du parti, le rôle de généraux mexicains, le problème du recrutement de leurs élites administratives et bureaucratiques n'ayant retardé leur ascension météorique, ils croient qu'il en est encore de même aujourd'hui dans un P. O. B. où, hommes-orchestres, les chefs syndicaux courent les meetings, les commissions, les couloirs du Parlement, ubiquitaires, envahissants, nouveau cortège de la Juive, fort rassurant d'ailleurs pour les chefs de la réaction, lesquels se félicitent ouvertement de traiter avec des socialistes réformistes d'origine ouvrière, mais haïssent les fanatiques jacobins d'origine bourgeoise.

Mais la bureaucratie socialiste paralysé tout rajeunissement rapide et suffisant. Et chose curieuse, les socialistes tirent un orgueil enfantin de la machinerie administrative qu'ils ont montée, et qu'ils croient être les seuls à comprendre et à connaître. « Il est curieux », disait le *Peuple* à mon propos, combien des gens qui ne se sont jamais donné la peine d'étudier de près la structure et le fonctionnement des différents rouages du P. O. B. se mettent à critiquer cette structure et ces rouages. » Arcanes inaccessibles! Saint des saints du téléphone intérieur et du cartonnier! crépitements des Remingtons! vous opposez, nouveau Sphinx, votre énigme aux curieux téméraires. On en rirait si cette suffisance ne cachait un travers redoutable. La prétention socialiste à assurer le recrutement de son élite, repose uniquement sur la perfection postulée, de l'organisation administrative, sur les qualités formelles de « rouages ». Elle laisse compétement de côté le problème des hommes : aboutissement logique, inéluctable d'une bureaucratie où des ouvriers, devenus petits-bourgeois, se complaisent à échanger des délégués de « rouage » à « rouage », croyant naïvement faire surgir des personnalités de leurs cartonnières bien rangées. A ce compte-là, le capitalisme est autrement perfectionné que le P. O. B.!

Orgueil puéril de vanter une organisation administrative dont, en fait, on s'assimile facilement les principes à la lecture des rapports annuels du P. O. B. et de ses organismes (4). La connaissance des ramifications d'un trust capitaliste est autrement compliquée!

(4) Si mes souvenirs sont exacts, l'organisation du P. O. B. exige cinq années d'affiliation avant qu'un adhérent puisse poser une candidature au Parlement. Qu'il ne faille point offrir des charges politiques à des Alcibiades sur un plat d'argent, rien de plus sage! Mais ces stages prolongés marquent une volonté exagérée de protection des hommes en place.

On pourrait, élargissant la discussion, souligner que les réformistes confondent astucieusement syndicates, coopératives et coopération de classe, défendant cette dernière par les autres. On pourrait, ressuscitant la vieille et utile controverse Bernstein-Rosa Luxembourg, démontrer l'inanité du réformisme dans une société dont on proclame la décomposition et l'incapacité organique à évoluer dans un sens socialiste; on pourrait montrer les forces considérables de la réaction.

Mais toute discussion est inutile si l'on se place dans le domaine des faits, si l'on pose aux chefs responsables du mouvement socialiste les questions suivantes : « Vos rouages excellents vous permettent-ils d'aligner une équipe ministérielle homogène et compétente, meilleure que les cabinets ministériels que vous critiquez? Ces mêmes rouages ont-ils placé à votre disposition un successeur à une personnalité telle que feu Joseph Wauters? Voit-on avec confiance se former aux responsabilités les successeurs de MM. Vandervelde, et de Brouckère? Ces rouages si perfectionnés vous donneraient-ils, en cas d'accession rapide au pouvoir, les hauts fonctionnaires, les diplomates, les commissaires aux banques, les professeurs, les ingénieurs dont vous auriez besoin en quelques heures, pour éviter les pièges, les trahisons, les fausses manœuvres? »

Mais nous savons que seul le silence fera écho à nos questions, qu'un réformisme aveugle suscitera tout au plus, l'argument inacceptable de la part de l'opposition marxiste, que les équipes capitalistes sont — elles aussi — lamentables. (Mais elles ont conquis, elles ne doivent plus conquérir, mais conserver, ce qui est plus facile.) Et lorsque sonnera l'heure du socialisme, il devra recourir, une fois de plus, aux collaborations des bourgeois et des intellectuels qu'il aura tenus à l'écart pendant la période de préparation, tout comme Staline rallie aujourd'hui les spécialistes non-communistes qu'il avait écrasés, des années durant, de tout le poids de son mépris prolétarien.

Et, l'avouerai-je, devant la possibilité d'une action socialiste profonde, l'attitude actuelle des réformistes envers les intellectuels socialistes serait oubliée par ces derniers qui, par une étrange perversion de l'esprit, travailleraient quand même à créer la société socialiste, à faire la place la plus petite possible.

J. HERELLE.

A propos du congrès d'Amsterdam

Dans les deux derniers numéros d'*Europe*, Romain Rolland défend le Congrès mondial d'Amsterdam. Il signale la participation de l'élite des intellectuels français, « au premier rang desquels Georges Duhamel, dont je m'honore d'avoir reçu la noble lettre de protestation contre toute guerre, André Gide, dont les récentes déclarations ont soulevé l'émoi de la bourgeoisie de tous les pays, Charles Vildrac, Jean-Richard Bloch, Jean Guéhenno, Jacques Robertfrance, Roger Martin-du-Gard, les groupes d'*Europe*, de *Monde*, de *Plans*, des Ecrivains prolétaires de langue française, de langue française, de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires, Augustin Hamon, Georges Pioch, Bernard Lecache, René Maublanc, Alexis Danau, Marcel Cohen, professeur à l'Ecole des langues orientales, Paul Brulat, André Bacqué, etc.

Nous ne comprenons pas dans cette liste, trop incomplète, les membres des Comités d'initiative : en France, Paul Langevin, Victor Marguerite, Paul Signac, Félicien Chailay, Armand Charpentier, Francis Jourdain, Paul Vaillant-Couturier, Moussinac, Eugène Dabit, etc., et à l'étranger : Maxime Gorki, A. Einstein, Heinrich Mann, Bertrand Russell, Havelock Ellis, Frans Masereel, Martin Andersen-Nexo, Karin Michaelis, Theodor Dreiser, Upton Sinclair, John Dos passos, Sherwood Anderson, Scott Nearing, prof. Dana, etc.

Que la presse bourgeoise et socialiste du monde ait tâché d'escamoter tous ces grands noms est preuve d'un désarroi profond et d'une intelligence complète : car s'imaginer-t-on qu'elle puisse étouffer l'opinion publique dont disposent et que représentent ces maîtres de la plume et de la pensée? »



Après la libération de Simoens

(Suite de la première page.)

bunal), et la démarche qui eut lieu auprès du Gouvernement a dû être faite, et le 23^e jour seulement, par des parlementaires socialistes, c'est-à-dire d'un parti qui n'admet pas le principe de l'objection de conscience.

Quant aux politiciens flamingants qu'on veut mêler dans cette affaire, ils n'y sont pour rien. Une longue polémique dans les journaux flamands en témoigne d'ailleurs. Aucun subsidé d'un organisme politique quelconque n'est parvenu à la famille Simoens où règne pourtant la misère. Précisons même qu'aucun médecin ne s'est présenté pour soigner Simoens à sa sortie de prison, si bien qu'il a résolu de se soigner lui-même sans concours d'aucune sorte. Ceci soit dit pour dissiper une légende particulièrement odieuse qui voudrait faire croire à présent que Simoens était bel et bien payé (les flamingants? l'œil de Moscou? la main de l'Allemagne?) pour accomplir son geste.

× × ×

Une lettre du W. R. I.

Plusieurs lecteurs ont bien voulu nous exprimer leur satisfaction de ce que les efforts en vue de la libération de Simoens n'ont pas été vains. Parmi les messages qui nous sont parvenus à cette occasion transcrivons celui du W. R. I.

INTERNATIONALE
DES RESISTANTS A LA GUERRE
Section belge

Bruxelles le, 23 octobre 1932.
Monsieur,

Vous annoncerez probablement dans le prochain numéro du Rouge et Noir que R. Simoens a été libéré. Le gouvernement qui paraissait décidé à aller jusqu'au bout dans l'objection a dû céder devant la protestation publique chaque jour plus véhémente.

Si quelques organisations sont parvenues à vaincre la conspiration du silence, si de nombreux meetings et manifestations ont obligé la presse de s'inquiéter du cas Simoens, nous tenons à souligner que c'est spontanément que votre journal s'est offert à servir les lecteurs. Aussi nous en sommes très reconnaissants. Aujourd'hui d'abord, empêché en prison, le Rouge et le Noir peut reprendre sa place. Cette seule satisfaction vous dédommagera sans doute amplement des difficultés que vous rencontrez dans la direction d'un organe qui veut être indépendant et libre.

Nous vous prions de croire, Monsieur, en nos sentiments pacifistes.

LE COMITE.

Cannibales!

Un instituteur français nous communique une collection de cahiers scolaires « patriotiques ».

La couverture enluminée représente des jeunes garçons, près d'un poteau-frontière montrant le poing à l'Allemagne. Ces petits cheniots sont légués en marins ou en soldats.

Et pour commentaire, on lit cette devise :

« Sans la haine de l'étranger, l'amour de la patrie est faible ».

Pensées françaises par Augusta Coupey.

Voilà ce qu'est en train de devenir la France : un repaire de brutes et de cannibales, où les enfants sont élevés dans l'amour du carnage, où les femmes s'efforcent d'être des femelles enragées.

Après avoir lu ce qui précède, peut-être pensera-t-on que nous allions un peu fort. Qu'on se hâte point cependant de nous catéchiser. Ces lignes ne sont pas de nous. Elles sont signées Urban Gohier qui rédigea longtemps l'éditorial de *l'Ami du Peuple*, de M. Coty. Elles ont paru dans *l'Aurore*, un journal parisien qui eut son heure de célébrité, à la date du 30 janvier 1902. Enfin, elles témoignent de singulière façon de l'esprit pacifique qui toujours a animé la France.

Bibliothèque royale

L'abondance des matières nous oblige encore à remettre à huit jours notre article sur le gâchis qui règne à la Bibliothèque royale. Elle ne perdra rien pour attendre.

Dernières nouvelles

Savez-vous quel sera le lauréat du Prix Triennal de Poésie (10.000 francs) à décerner bientôt par le Gouvernement?

Un fonctionnaire, évidemment! M. Folie, dit Franz Ansel, directeur au Ministère des Sciences et des Arts.

Nous y reviendrons.

(1) Je conclus que ce critère d'ordre alimentaire assure l'orthodoxie socialiste de la dynastie Mac Donal, des fils des parlementaires ouvriers belges!

(2) Ceci me remet en mémoire, une enquête assez récente encore, publiée par le *Peuple*. Elle portait sur les causes déterminantes et les influences littéraires de l'adhésion des mandataires politiques du parti au socialisme. Bien peu avaient « sucé le socialisme avec le lait de leur mère ». Certains, il est vrai, l'avaient maché avec le pain du salariat; beaucoup l'avaient siroté dans des pamphlets saint-simoniens ou utopiques, dans l'Evangile, dans des romans « sociaux », dans Zola, dans France, et même, si l'enquête fait foi, dans George Sand et dans Henri Conscience. Ce qui prouve que tous les chemins mènent à Rome, et même les influences bourgeoises. D'ailleurs, réptions-le, le socialisme contemporain a reçu presque toute son idéologie d'intellectuels bourgeois.

(3) *L'opogée du capitalisme*, Vol. I, Payot 1932.

VIEILLE HISTOIRE à propos d'un nouveau livre

La Compagnie Transocéanique, à Liverpool, avait décidé de posséder le plus grand, le plus confortable et le plus rapide navire du monde : L'Etoile des Mers.

Elle en confia la construction à son ingénieur Dream, le plus grand architecte naval d'Europe. L'ingénieur se mit au travail et, d'épure en épure, le plan général du « plus grand navire du monde » sortit peu à peu. Pendant ce temps la Compagnie ne resta pas inactive. On chuchota d'abord, puis il y eut quelques articles dans les journaux au sujet des paquebots de l'Atlantique-Nord et de l'utilité qu'il y aurait à réduire la durée de la traversée et, enfin, des milliers d'affiches, de brochures, prospectus répandirent la nouvelle dans le monde, cependant que la grande presse donnait des détails sur la construction (1 kilomètre de promenade, sur le pont, c'est si profitable avant le déjeuner) la vitesse, le confort de la ville flottante.

Puis, un matin, stupéfait ! Le Directeur de la Compagnie reçut un mot bref de l'architecte : « Veuillez tenir pour nuls les plans que je vous ai envoyés. Je suis obligé de reprendre tous mes calculs. »

Emotion dans le bureau de la Compagnie ! Réunion du Conseil d'administration lequel se rendit chez l'ingénieur. — Séance orageuse. L'ingénieur maintint sa décision. — Il ne peut pas construire, tel quel, l'Etoile des Mers. — Le navire est trop long. — Il est un longueur qu'on ne peut dépasser sans danger pour la résistance du centre de la coque. — Lorsqu'un navire est trop long, il porte à faux sur la houle. — Son avant et son arrière sont appuyés et son centre ne repose pas. — Il risque de s'ouvrir comme une grenade.

Mais le Conseil d'administration est engagé par les dépenses déjà effectuées, la publicité, etc. Et puis la concurrence se réjouirait. — Il faut aller de l'avant à tout prix. — Lorsque le Conseil se sépara « Dream avait abandonné le projet de construction de l'Etoile des Mers, il n'était plus ingénieur de la Transocéanique, pourant les plans demeuraient la propriété de la Compagnie et le navire a été construit d'après ces plans complétés par d'autres ingénieurs. »

Le commandement a été confié au commandant Davis, marin d'élite, « ressemblant un peu à ces grands oiseaux des mers arctiques, maigres, longs et chauves », le seul capitaine de la Compagnie qui n'ait jamais eu d'accident. — Au départ, le commandant a reçu l'ordre écrit de battre coûte que coûte le record de vitesse sur la ligne Liverpool-New-York, c'est-à-dire de filer au minimum 28 nœuds à l'heure.

Une habile campagne de publicité a réuni sur l'Etoile des Mers tous ceux qui, en Europe, « ont un nom dans le commerce, l'industrie, les rois et les princes du fer, de l'acier, du caoutchouc, de l'automobile et du pétrole ».

La ville flottante affronta l'Océan Atlantique et le monde entier eut les yeux fixés sur elle.

Hélas ! les officiers s'aperçurent bien vite que les machines ne rendaient pas. La vitesse tomba rapidement à 27 nœuds. — On releva les chauffeurs toutes les deux heures, on força la charge. — L'indicateur remonta à 28 nœuds mais « de fortes trépidations secouaient le navire ; la coque semblait désunie de la machine, ne plus suivre l'impulsion

que celle-ci lui donnait » cependant que les passagers discutaient bourse et valeurs cotées, buvaient du champagne, dansaient, flirtaient, insouciant du danger que courait le paquebot.

Les météo annonçèrent gros temps, houle et brume sur le banc de Terre-Neuve et des icebergs dérivant vers le Sud. — Les télégrammes reçus par sans fil de la Compagnie Transocéanique, disaient : « Faites impossible pour retrouver vitesse initiale. »

L'angoisse s'installa dans le cerveau des officiers : ralentir, changer de route, ne pas battre le record de la vitesse ou continuer à foncer, à 28 nœuds à l'heure, dans une brume à couper au couteau, où dérivent des montagnes de glace, où mouillent les morutiers.

La sirène d'alarme hurla toutes les soixante secondes. Un voilier surgit de la brume et passa, comme un fantôme, à trois mètres de l'étrave de l'Etoile des Mers. Les officiers de quart l'avaient vu. Des passagers aussi. La peur prit possession du navire. Le commandant donna l'ordre de changer de route. Qu'importe le record de vitesse ! On ne joue pas avec la mer.

Et c'est la nuit suivante que la chose se produisit. Un choc mit tout le monde debout. L'iceberg ! Un trou, une déchirure à un mètre au-dessous de la flottaison !

L'avarie n'était pas de nature à mettre en danger un navire de l'importance de l'Etoile des Mers, normalement construit. L'ouverture était facile à boucher avec un paillet mais, ne l'oublions pas, le navire était trop long, il portait à faux sur la houle, son centre ne reposait pas. Dans les soutes, un officier remarqua que les tôles laissaient s'infiltrer l'eau. L'effarant vérité lui apparut alors : le choc contre l'iceberg avait suffi pour rompre le bateau comme un jouet.

Quelques heures après l'Etoile des Mers avait sombré. — Dans la nuit, dans la brume, sur l'Océan désert, le feu des embarcations de sauvetages dansait une danse macabre.

Mais, direz-vous, ceci n'est pas un roman. C'est le récit du naufrage du « »

— Chut ! Taisez-vous ! Les grandes compagnies de navigation ont des oreilles.

— Mais alors, cette histoire de rencontre avec l'iceberg ?

Le heurt a eu lieu à l'avant, à quelques mètres de l'étrave alors que le navire « s'est coupé en deux, comme une grenade ».

C'est l'histoire qu'Edouard Peisson raconte dans son nouveau roman : Parti de Liverpool...

Un roman qui fera son chemin. L'auteur, Edouard Peisson, est un ancien officier de marine. Il connaît la mer. Il est sur les navires, comme chez lui. Il nous fait vivre la vie de l'Etoile des Mers. Nous vivons parmi les officiers, les mécaniciens, les matelots, les chauffeurs, les soutiers, les passagers. Nous partageons leur joie, leur inquiétude, leur angoisse, et bientôt l'affreuse certitude que « le navire était impropre à prendre la mer », la colère contre une Compagnie qui, le sachant, n'a pas hésité à sacrifier la vie de centaines de personnes pour une question de prestige, de concurrence, de billets de banque.

Un roman qui fera du bruit, vous dis-je ! Un roman qui ne s'oubliera pas de sitôt.

Fernand JOUAN.



MONNAIE

M. Bogaerts a fait ses débuts à la Monnaie dans le premier tableau du 3^e acte des *Maitres Chanteurs*. La voix est bonne. La longue pantomime par laquelle débute l'entrée en scène de Beckmesser exige des qualités de comédien et de mime. M. Bogaerts a quelque peu exagéré le caractère grotesque du personnage qui est avant tout un pédant méthodique, arriéré, cuirassé d'une insupportable fatuité. Cette page, dans laquelle les pensées et actions de Beckmesser sont mises en relief par une musique singulièrement évocatrice, doit être interprétée avec beaucoup de discrétion.

Dans la scène de Saint-Sulpice, Mme Marsanne chanta le rôle de Manon avec passion, tandis que M. Grimard, bon chanteur dans le rôle de des Grieux, donnait cependant au jeune novice une allure par trop tragique. L'autel a été pour des Grieux un dérivatif à ses peines d'amour, mais il n'a jamais cessé de préférer les femmes à Dieu.

Le programme comprenait, — outre le 2^e acte de *Boccaccio* enlevé avec entrain, — la création de *Ruses d'amour*, ballet de Glazounov. Cette œuvre donne l'impression d'être bâclée. Malgré un métier très sûr, depuis l'ouverture (où l'air de *J'ai du bon tabac* n'est même pas prétexte à variations originales), on attend en vain une pensée musicale heureuse. Cette illustration chorégraphique du *Jeu de l'Amour et du Hasard* où soubrette et maîtresse échangeant leur costume, évoque les décors et les costumes, le souvenir des *Petits Riens*, ce délicieux ballet de Mozart. Ce rapprochement souligne l'indigence de la musique de Glazounov. Mmes d'Astra, Mertens, Darms et le corps de ballet se sont dépensés sans compter.

La *Walkyrie* inaugurerait la série des représentations régulières. M. Van Obbergh résumant au plus haut degré les qualités scéniques et vocales fut un Wotan admirable. Mmes Bunlet, Bonavia et Ballard, MM. Verteneul et Demoulin s'attachèrent à donner aux figures légendaires de Wagner, un caractère d'humanité. M. Léon Molle a dirigé l'orchestre avec maîtrise et grâce à ses soins attentifs, les auditeurs n'ont perdu aucune des multiples répétitions des différents thèmes qui reviennent dans la partition avec la plus abondante régularité.

La direction souple et précise de M. Quinet se caractérise par un sens aigu du rythme, la disposition heureuse des plans sonores, la justesse des nuances. Ces qualités s'affirment dans ses interprétations de la belle ouverture d'*Euryanthe* de Weber et dans l'*Apprenti sorcier* de Dukas.

Mme Yvonne Bartholeyns interpréta avec succès le *Concerto en mi bémol* de Liszt et joua en vis dans un style très délicatement nuancé, une étude de Chopin.

M. André Gertler a joué avec beaucoup de finesse le *Concerto en sol* de Mozart qui se termina par de charmantes notes humoristiques.

Une *Suite Pastorale* de Chabrier était un des éléments les plus intéressants du programme. Ses quatre parties sont extraites des dix pièces pittoresques pour piano que Chabrier instrumenta en 1887. Le morceau intitulé *Sous bois* est une des plus délicieuses choses que l'on puisse entendre et l'on ne pourrait rendre avec plus de poésie le frémissement des feuilles et de la lumière, la paix mystérieuse de la forêt. L'idylle est d'une rare distinction. Verlainé définissait non sans raison son ami Chabrier « vif comme les pinsons, mélodieux comme les rossignols ». La *Danse villageoise* et le *Scherzo valse* nous restituent un Chabrier à la verve drue et entraînante.

J. WETERINGS.

ECHOS

Un metteur en scène de la Russie soviétique vient de filmer *Pacific 231*, le beau poème symphonique d'Honegger. Le cinéma étant avant tout mouvement, il a synchronisé les rythmes des images (une locomotive en pleine vitesse) et les rythmes musicaux. En alternant les prises de vues d'un orchestre jouant avec celles de la machine, en les confondant, en passant par d'habiles artifices de montage, du mouvement d'un piston, d'une bielle au mouvement des coulisses des trombones, il a fondu les éléments visuels et auditifs en un tout harmonieux. Cette tentative intéressante a été présentée à Paris au cinéma Falguière.

L'œuvre de Cervantes — son *Don Quichotte* particulièrement — a inspiré les compositeurs de tous pays : autrefois, Purcell, Telemann, Philidor, Paisiello, Salieri, Mercadante, Hervé, Rubinstein, Mendelssohn, Massenet, parmi les plus célèbres ; aujourd'hui Tournemire, Dalcroze, Richard Strauss, et en Espagne, De Falla, Chapi, Esplà.

On a retrouvé une partition de Ch. M. Weber, jusqu'ici inconnue ; ce serait une musique écrite pour illustrer la chevaleresque *Catherine de Heilbronn* de Henrich von Kleist.

Dans le *Musical Courier*, M. Arthur Bodansky examine et discute la question de savoir si la musique est un luxe ou un besoin essentiel. Il conclut qu'elle est réellement un besoin vital.

Les œuvres suivantes de compositeurs belges ont été créées à Paris au cours de la saison passée : une *Fantaisie Rhapsodique* pour violoncelle et orchestre, et une *Toccata* de M. Jongen, une *Rapsodie flamande*, de M. Brusselmans, un *Chant funèbre* pour cello de M. Hubrechts, une *Fantaisie* pour quatuor à cordes de M. Quinet, un *Quatuor* de M. Houdret, et le *Deuxième poème* pour violoncelle et piano de M. Vreuls.

Lisez et répandez le Rouge et le Noir



AUX GALERIES LE DERNIER MOT

C'est un régal assez rare pour le public bruxellois que d'assister, avant Paris, à la création d'une pièce de Steve Passeur, par une comédienne de la classe de Simone.

A dire vrai, le *Dernier Mot* n'est pas tout à fait une pièce inédite. Il y a quelques années, Mme Dalia vit nous montrer au Théâtre du Résidence, *Pas Encore*, une comédie dont le premier acte était un chef-d'œuvre, tandis que les deux autres étaient complètement ratés. C'est cette comédie que Passeur a remaniée, en se gardant de toucher au premier acte, mais en modifiant complètement la suite de l'œuvre, dans les mots et dans la pensée même. Cette seconde version est-elle meilleure que la première ? Sans doute, mais elle est bien loin encore d'être parfaite.

Je pense qu'une œuvre d'art est un fardeau, lourd, encombrant, qui pèse péniblement en nous et que nous abandonnons irrémédiablement sitôt que nous en sommes délivrés. Plutôt que de la reprendre, mieux vaut accumuler les éléments d'un nouveau fardeau, que nous abandonnerons à son tour. Une œuvre finie, livrée à la foule et violée par son contact, est une œuvre sur laquelle l'artiste ne peut plus rien.

Steve Passeur nous l'a prouvé une fois de plus. Il y a dans le second acte du *Dernier Mot*, un manque d'élan qui sent le travail. Le troisième acte, coupé d'entrées et de sorties conventionnelles et peu vraisemblables, dégage une odeur de cuisine. Seul, le premier acte est parfait. Il commence comme finissent à l'habitude, les comédies.

Une femme intelligente, mais de moralité scabreuse, a, toute sa vie, trompé son amant. Après une scène, des coups, il a chaque fois pardonné. Cette fois, il ne la bat pas, elle est battue. Elle a donné de l'argent au jeune amant qui vient de la quitter. Elle est vieille : elle doit payer son plaisir. Le vieux compagnon bafoué le lui dit, avec une violence sauvage, au cours d'une scène gênante où elle le supplie de se taire. Un jeune homme paraît au milieu de ces cris. Il défend la femme vaincue, il l'aime ; il lui offre de partager sa vie. Cet aveu inattendu la fait renaitre. Elle chasse son protecteur. Vieille, vaincue, finie ? Pas encore !

Cela suffisait à faire une comédie admirable, un acte rude, violent, musclé, avec son début et la fin. Si Steve Passeur se décide à couper tout ce qui suit, il restera là de lui, une œuvre de pur, grand et beau théâtre. Qu'importe qu'elle ait un acte ou trois !

Lucien FRANÇOIS.

PROGRAMMES

AU PALAIS D'ETE

Le nouveau programme pourrait s'intituler « le jeu des quatre as ». En effet, réunir en une même soirée *Chefalo*, de ses illusionnistes, *Georgel*, de la chanson, *Barbara La May*, de la danse contortionniste, et *Bachicha*, de la musique argentine, n'est pas chose commune. Et le reste du programme est digne de ces têtes de liste.

Le soir à 20 h. 30. Matinée dimanche, jeudi et samedi, à 15 h. 15.

AU MARAIS

Le Théâtre du Marais fera une création très importante au Théâtre des Galeries du 7 au 13 novembre. Il s'agit de la pièce de l'auteur allemand Walter Hasenclever que le Théâtre du Marais a fait traduire et adapter spécialement pour lui, par Mme Renée Cave qui avait déjà traduit et adapté pour le Théâtre du Marais : Le mal de la jeunesse.

Cette pièce, intitulée : Un Monsieur très bien, comporte une importante distribution et se développe en 8 tableaux particulièrement amusants, tant par leur présentation que par la nouveauté du sujet de la pièce elle-même.

Le Théâtre du Marais présentera à cette occasion plusieurs éléments nouveaux de sa troupe.

A L'ALHAMBRA

LA DANSE DES LIBELLULES

Après *La Dame en décolleté* qui vient de remporter le plus vif succès, M. Léon Volterra a décidé de monter le charmant spectacle que constitue *La Danse des Libellules*, opérette en 3 actes de MM. R. Ferréol et Max Eddy, musique de Frans Lehar.

La mise en scène sera de M. Mauriac Mayens. Les divers rôles seront tenus par MM. Marcel Roels, André Pierré, Mondose, Mauville et Fortier. Mmes Germaine Broka, Germaine Ducloux, Hélène Dussart et Georgette Méry.

Les danses réglées par Miss Bell Davies seront exécutées par les Extraordinary Flower Girl et l'orchestre sera conduit par M. Deblauwe.

La première de *La Danse des Libellules* est fixée au 28 octobre, à 20 h. 30.

Pour vos travaux de

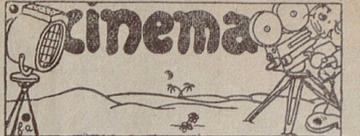
COPIE

adressez-vous à

NOS LOISIRS

Rue de l'Hôpital, 26, Bruxelles

Prix courant sur demande Réduction aux abonnés et lecteurs du Rouge et Noir TRAVAIL SOIGNE ET RAPIDE



Avant-premières

AU PRINTEMPS DE LA VIE

Ce film de Tintner nous ramène de quelque cinq ans en arrière dans le développement du cinéma.

C'est, dans des décors d'un artifice trop évident pour nous déplaire, l'aventure amoureuse du jeune Goethe et de Frédérique Brion, adaptée, bien entendu, aux exigences présumées d'un certain public.

Quelques belles images, vers la fin, un accompagnement musical point déplaçant, des sous-titres ahurissants de mauvais goût.

Hans Stuwe est beau, et Elga Brink délicieuse.

L'HOMME QUE L'ON DESIRE

Un film de William Dieterlé qui tient plus du théâtre que du tant vanté septième (ou huitième) art.

Des sous-titres français et flamands, en surimpression sur l'image, envahissent la plupart du temps l'écran dans sa totalité. Solution boiteuse, préférable malgré tout au dubbing.

Kan Francis et David Manners, bien entourés, nous intéressent parfois à ce jeu pas très neut.

UN HOMME TROP RICHE

Un film dans la bonne tradition : James Alden, riche industriel, est condamné à l'inaction par ordre de médecin. Il sombre, dès lors, dans un ennui profond, jusqu'à ce qu'un journaliste ingénieux lui donne l'idée d'une évasion possible. Abandonnant sa personnalité officielle, il s'associe avec un jeune homme des plus sympathiques pour ouvrir un garage. Comme de bien entendu, le jeune homme sympathique s'éprend de la fille de son associé, découvre enfin la personnalité de celui-ci, et devient son beau-fils. Tout est pour le mieux dans le pire des mondes.

Georges Arlis, dans le rôle de Alden, nous permet de goûter une nouvelle face de son beau talent.

A l'écran

Ariane (Marivaux). — Tout le monde connaît l'agréable roman de Claude Anet *Ariane, jeune fille russe*. De ce livre, Paul Czinner a tiré un film où Ariane n'est plus ni jeune, ni russe, — ou si peu. De l'attraitante héroïne d'Anet, Gaby Morlay a fait, sans grand bonheur, une parisienne d'âge indéfinissable, très « petite main », retirée des affaires, dont les caprices, qui se voudraient étranges, sont moins affairés de romanesque personnel complicité chez la première Ariane, que de coquetterie bien usée. Le « grand prince » est ici Victor Francen, que sa nationalité russe ne parvient hélas ! pas à changer.

Si l'on sait, au surplus, que tout le film se passe en dialogues (très peu couleur locale), dans une Russie pour films français, sans qu'une seule fois il nous soit donné de voir un coin de ciel, si ce n'est par l'échappée d'une fenêtre pour carte postale en couleurs, l'on se prend à réfléchir sur la patience (?) du spectateur, et l'avenir, bien compris semble-t-il, du cinéma français.

G. D.

Club de l'Écran

Jeu 27 octobre, à 20.30 h. au Casino-Ciné

chaussée de Louvain 38 (pl. Madou)

Projection du film de Jean Cocteau

LE SANG D'UN POÈTE

Sonorisation de Georges Auric

La projection sera suivie d'un débat

Prix des places : 10 à 15 francs.

Pour les membres : 6 à 12 francs.

Chômeurs 1/2 tarif

Location : Librairie Henriquet, 13, rue d'Edimbourg. Tél. 11.47.64.

Littérature coloniale

Sur la proposition de M. l'académicien G. Goyau, la médaille de l'Académie Française vient d'être attribuée à Badibanga, conteur indigène du Congo belge, pour son recueil de fables *L'Éléphant qui marche sur des œufs* (préfacé par G.-D. Périer et G. Dulonge).

On se souviendra que lors de l'enquête organisée par le Rouge et le Noir au sujet des candidatures proposées à notre Académie de Langue et de Littérature, Badibanga n'avait obtenu qu'une voix.

Il a mieux réussi auprès de la séculaire et classique Académie de France.

Le discours de rentrée à l'Université coloniale d'Anvers le 27 de ce mois, portera sur la *Littérature coloniale néerlandaise*.

Rapprochons les deux événements pour constater qu'on ne saurait plus étouffer ou négliger la voix des lettres dans le domaine de la colonisation, où l'activité littéraire et artistique ont été — quoi qu'on pense — des stimulants de première force.

Tombola des Beaux-Arts

Malgré les milliers de listes de numéros gagnants vendues à ce jour et les informations publiées sur le tirage de la Tombola Nationale des Beaux-Arts, un certain nombre de lots de celle-ci n'ont pas encore été réclamés.

On nous prie d'insister une dernière fois auprès des heureux gagnants pour qu'ils se fassent connaître.

Les listes officielles sont en vente au prix de fr. 0.50 au Palais des Beaux-Arts ou au Secrétariat de l'Œuvre nationale des Beaux-Arts, 5, rue de la Loi, Bruxelles; elles seront envoyées sur simple demande écrite accompagnée du montant en timbres-poste ou complétée par un versement au compte chèque postal de l'Œuvre, n° 141.76.

Un dernier et ultime délai est accordé aux retardataires pour retirer leurs lots : le Comité de la Tombola nationale des Beaux-Arts a décidé, en effet, de proroger leurs droits, qui venaient à échéance le 31 octobre, jusqu'au 15 novembre. Passé cette date, les œuvres non réclamées deviendront définitivement la propriété de l'Œuvre nationale des Beaux-Arts, selon les règlements établis.

LE DÉTECTIVE J. MEYER
 Ex-fonctionnaire de Police judiciaire
 MEMBRE FONDATEUR
 DE L'UNION BELGE DE DÉTECTIVES
 PROFESSIONNELS
 (Arrêté Royal 4-7-1925 - Moniteur 29-5-1932)
 Siège : 32, rue des Palats Tél. 17.61.82

TOUS VOS PHOTOMECHANIQUE DE LA PRESSE CLICHES
 82a, rue d'Anderlecht, Bruxelles. Tél. 12.60.90
 SOIN — RAPIDITE — PONCTUALITE

AU JOURNAL DES POETES
 Les amis bruxellois du Journal des Poètes présenteront un spectacle poétique le mercredi 26 octobre, à 20 h. 30, à la salle Delgay, rue Royale, 134.
 Au programme : chœurs parlés et récitation de poèmes de : Euripide, Paul Valéry, Maurice Carême, Pierre Bourgeois, Guido Gezelle et Francis Jammes; allocutions de MM. Georges Rency, Edmond Vandercammen et Paul Neuhays.

Le ROUGE et le NOIR

COURRIER des lettres et des arts

000 La semaine du livre belge se tiendra du 5 au 13 novembre. Nous venons de l'apprendre incidemment.

000 Frans Hellens a présenté à l'I. N. R., le 19 octobre, une causerie sur le poète René Verboom. A cette bonne impression succéderont des lectures par Mme G. La Vallée et nous ne savons si l'auteur de *La Courbe ardente* en aura été ravi.

000 *L'Art vivant aux enchères.*
On parle beaucoup de la mort de *L'Art vivant*, comme si la vie pouvait se passer de la mort de quelqu'un à chaque minute.

Les « pompiers » veulent rire... mais qu'ils rient donc en attendant de contrôler de plus près les chiffres de la dernière vente du *Centaure*.

Certes, les œuvres n'y ont pas toutes atteint le gros prix, cependant ce n'est point là une débacle si l'on considère la quantité de tableaux vendus au même moment.

Une petite question : A combien tomberaient 50 Delville en pareil cas ? Et nous ne parlons pas de ses « 6 mètres carrés » qu'on enlèverait pour le prix des châssis.

000 *La vente publique de la collection de la Galerie « Le Centaure ».*

Voici quelques enchères de la première vacation : Permeke : *La voile rouge*, 4.000 fr.; E. Tytgat : *Carroussel à Watermael*, 2.200 fr.; G. de Smet : *Port de pêche*, 1.450 fr.; F. Van den Berghe : *L'Escarpolette*, 2.300 fr.; Modigliani : *Femme au corsage rouge*, 15.000 fr.; Derain : *Femme au corsage rouge*, 5.500 fr.; M. de Vlaminck : *La rue*, 4.400 fr.; Dufresne : *Nature morte*, 2.600 fr.; Miro : *La Scuterelle*, 1.400 fr., *Le Chauffeur*, 800 fr.; Max Ernst a eu jusque 1.800 fr.; les Chagall firent une moyenne de 2.600-2.800 francs.

000 A propos de cette vente rappelons qu'il y a quelques années la Commission d'achat des Musées avait acquis un Modigliani. On prétendit que ce n'était pas le plus beau de la vente et on n'en voulut à aucun prix pour le Musée de Bruxelles. Il échut au Musée d'Anvers. Ainsi fut-il fait aussi, un peu plus tard, d'un Tytgat.

Nous regrettons très vivement que la Commission d'achat n'ait pas cru devoir acheter l'unique Modigliani du *Centaure* et ait laissé enlever cette magnifique toile par un amateur anversois, bien en-dessous du prix attendu.

000 A. Rossi parlera des revues politiques et littéraires dans *Monde*. Sa première « revue des revues » occupe deux pages de la revue. Elle est vivante, précise et substantielle. Nous croyons qu'effectivement cette rubrique est « un instrument d'information, de critique et de culture » de premier ordre qu'on néglige trop souvent.

000 *Le choix de Jean Mistler.*
Au cours d'Une heure avec le romancier des *Châteaux en Bavière* déclarait récemment à Frédéric Lefèvre :

— Celui qui emporterait en vacances, avec *Barnabooth*, le *Jérôme Bardini* du magicien Giraudoux, *L'Essai sur Stendhal* de Valéry (je préfère en Valéry le prosateur au poète), *Les Caves du Vatican*, le *Nœud de Vipères* et le dernier Bergson, les *Deux sources de la morale et de la religion*, celui-là ne ferait pas un mauvais choix.

000 Dans les plus récents numé-

ros de la revue *Radio-Belgique*, nous sommes heureux de trouver les résultats d'une enquête sur les tendances de la critique littéraire à l'Institut national de radiophonie. Les quatre critiques interviewées : Frédéric Denis, Carlo Demey, Leon Degrelle et Georges Itency, quoique officiellement mandatés par des groupements politiques, y repudient toute immixtion de la politique dans la critique littéraire. Ils y font également le plus vif éloge de la littérature belge qu'ils défendent devant le micro avec le plus bel enthousiasme. Tant mieux!

000 La revue *Radio-Belgique* vient d'entreprendre une intéressante « Enquête sur l'avènement d'un style radiophonique pur ». Par la voie de cette enquête la radiophonie finirait-elle enfin par s'inquiéter des aspects qui lui seraient propres, pour délaisser les tripatouillages dont sa suffisance s'enorgueillissait souvent jusqu'ici?

Comme cette enquête touche directement à la vie des lettres et des arts, nous espérons pouvoir y revenir bientôt, pour enregistrer les conclusions qui s'imposent certainement à la lecture des diverses réponses.

000 *La Revue d'Allemagne* vient de consacrer un numéro spécial au poète et critique allemand Gundolf, dont la maison Grasset vient de publier le premier tome d'un ouvrage sur Goethe, qui est certainement parmi les plus denses et les plus profonds que le maître de Weimar ait inspiré à la pensée occidentale.

Certains, sans doute, affirmeront que la pensée de Gundolf participe étrangement à la pédanterie allemande; nous préférons y voir plutôt la manifestation d'un esprit qui tend à percevoir le plus totalement possible certaines contrées de la pensée humaine et plus particulièrement de sa poétique.

000 Georges Altman continue dans *Monde* son reportage sur l'Espagne. Notes de voyage qui montrent la grandeur et les misères d'une révolution inachevée.

000 *Un panorama littéraire.*
La *Revue des Vivants* consacre de nombreuses pages aux *Ecoles et Partis littéraires* d'aujourd'hui. Des articles de Pierre Mac Orlan, Pierre Guéguen, Joseph Payré, Nizan, etc.

000 Dans le même numéro de *La Revue des Vivants* paraît la fin de *Mer Blanche*, une admirable nouvelle de Victor Serge.

000 *Eekhoud et Huysmans* par G. Vanwelkenhuyzen.

Nous lisons dans le bulletin d'octobre de la *Société J.-K. Huysmans* : « Bien que les romanciers se soient orientés dès 1884 dans des directions très différentes, il n'est pas douteux que les œuvres naturalistes de Huysmans impressionnèrent vivement Eekhoud... »

000 Au début de la saison musicale, signalons cette opinion de Henry Prunières (*Nouvelles Littéraires*, 1^{er} octobre) : « *Les tableaux pittoresques* de Joseph Jongen, d'un lyrisme sincère et d'un débussisme un peu attardé, parurent monotones et on regretta que l'école belge n'eût pas été représentée aussi (au Festival international de musique à Venise) par des jeunes comme Grüner, Hoérée, etc., plutôt que par le seul directeur du Conservatoire de Bruxelles dont les meilleures œuvres ne sont pas les plus longues. »

000 Vladimir Pozner donne dans *Europe* du 15 octobre 1932, les fruits d'une enquête sur *L'état civil des écrivains soviétiques*.

« Cependant, tous les écrivains ne participaient pas à la bataille qui mettait aux prises les oppresseurs et les opprimés, pour les mêmes motifs. Les uns y étaient poussés par un sentiment de compassion, par l'enthousiasme de la jeunesse, qui laissaient par la suite place à des opinions plus pondérées; les autres y étaient destinés par leur enfance miséreuse, par le souvenir, transmis de génération en génération, d'injustices séculaires, par l'esprit de classe. La Ré-

volution d'octobre qui s'est révélée depuis comme le meilleur réactif pour connaître l'essence d'un homme d'après-guerre, devait départager les uns et les autres, rejeter des soi-disants écrivains de gauche dans l'émigration et dans la réaction, enrôler sous ses drapeaux des éléments nouveaux et remplaçant les chimères des uns et les désirs des autres par des réalités, une fois que les déflections nécessaires s'étaient produites et que les rangs s'étaient resserrés à nouveau, modeler au cours de longues années de sang et de famine, une littérature renouvelée dont l'unité n'est pas seulement linguistique ou géographique. »

000 Au moment même où des bruits pessimistes courent sur la fortune de M. Coty, les *Nouvelles Littéraires* consacrent trois colonnes à ses deux journaux. L'interview de leur propriétaire par Charensol n'aura déçu l'attente de personne : le chef de la Ligue contre le Communisme et protecteur de la presse de droite se porte follement bien.

000 La Hollande fêtera le 31 octobre le troisième centenaire de la naissance d'un de ses plus illustres peintres : Vermeer de Delft. Ce peintre au coloris subtil, dont la fraîcheur étonne, est certainement digne de connaître les plus belles apothèses, aussi sommes-nous heureux d'apprendre que l'élite artistique de la Hollande s'appête à le fêter par une grande exposition groupant la totalité de son œuvre qui s'élève à quelque 40 toiles seulement.

000 M. l'abbé J. Delacotte vient de publier, aux éditions Desclée-De Brouwer, *Trois romans-poèmes du XIV^e siècle*, de Guillaume de Digulleville, poète normand. Il s'agit-là, paraît-il, d'une véritable découverte; déjà des critiques reconnaissent Digulleville « un des poètes français les plus féconds et les plus originaux de tout le moyen-âge » et écrivent que son œuvre est « la plus importante de tout le moyen-âge français. »

LES CHASSEURS DE CHEVELURES.

Séance du 19 octobre

La grève des mineurs

Quand on songe à l'acuité des problèmes soulevés par cette controverse sur les événements de juillet et qu'aucun débat de ce genre ne s'est déroulé sans quelque tapage (sauf, bien entendu, au Parlement où ce fut l'embrassade générale), on peut louer le public du *Rouge et Noir* et les orateurs d'avoir pu discuter trois heures durant de ces questions sans qu'un mot trop vif ne fût proféré et sans que les injures ou la meute hurlante prévues par M. Louis Piérad n'aient fait leur apparition dans ce débat.

Est-ce à dire que la séance ait manqué de vie ou de dignité? Aucunement. Les orateurs ont porté à la tribune la question tout entière sans en dissimuler les à-côtés délicats ou périlleux, mais ils l'ont fait avec tact et avec mesure. Les orateurs principaux de cette controverse étaient M. Walter Dauge, militant socialiste, appartenant à la Fédération boraine du P. O. B., et M. Robert Lejour, président national du Secours Rouge International, qui a défendu la thèse communiste. Deux orateurs de qualité, aux vertus diverses sans doute, mais d'une force oratoire égale et admirablement faite. Dès lors, pour se rencontrer sur le terrain neutre du *Rouge et Noir* et devant un public qui assimila fort bien et sans nervosité trop grande les arguments de l'un et de l'autre.

Ces arguments, il ne peut être question, sans risquer d'alimenter de nouvelles controverses, de les énoncer ici. Il importe seulement de savoir que grâce aux exposés et aux répliques des deux orateurs, l'auditoire en apprit davantage en trois heures que tout ce que les journaux ont écrit à ce propos en trois mois. C'est là la raison et l'utilité de notre tribune où l'orateur, selon les déclarations du contradicteur, selon les questions du public, est amené à préciser sa pensée et ne peut, s'il est beau joueur, ce qui était le cas l'autre soir, escamoter tel ou tel aspect du problème.

Et malgré cela — il nous plaît de le répéter — notre débat s'est déroulé dans une atmosphère de dignité parfaite et les policiers de M. Max, qui étaient en nombre vraiment considérable aux abords de la Grande-Harmonie, ont pu s'en retourner chez eux en toute quiétude.

Il y eut aussi pour illustrer ce débat, de façon humaine et tant soit peu émouvante, l'intervention de l'écrivain prolétarien Louis Gérin, un ouvrier mineur de 18 ans, qui évoqua la situation actuelle des travailleurs des mines et qui précisa les dangers que font courir certains modes de travaux tels le travail à la corde ou le travail au sac qui, se pratiquent aujourd'hui.

Beau débat, tout à l'honneur de ceux qui ne craignent point de s'y affronter.

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes libres.

PROGRAMME

En la salle de la Grande-Harmonie

81, rue de la Madeleine PRIX D'ENTRÉE : 5 francs.
Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne l'accès à toutes les séances. La saison 1932-1933 prend fin au mois de juin. Le prix de l'abonnement pour toute la saison est de 75 francs. Ce prix est réduit à 60 francs pour les deuxième abonnement et suivants souscrits en même temps pour des titulaires habitant à la même adresse que le premier abonné. On s'abonne en versant la somme correspondante au C. C. P. 1713.61 (P. Fontaine, Brux.)

Mercredi 2 novembre, à 20 h. 30 précises

Grand débat sur ce sujet :

Comment organiser la lutte contre la guerre

Que penser des
Congrès d'Amsterdam. Conférence du désarmement.
Menaces allemandes ?

ORATEURS INSCRITS :

Georges GERARD, président du Bloc d'Action Européenne;
Jules GERNAERT, officier honoraire du Génie, auteur de « Voici la Guerre! » et de « Pour la Paix mondiale! »;
Guy MANSBACH, journaliste allemand;
René PLAUD, journaliste français, délégué à la propagande du Comité national français de lutte contre la guerre, et du Comité régional de Paris;
Freddy WEYSEN, étudiant de l'U. L. B., du Libre-Examen.

Ont été invités également :

MM. Henri Rolin, Paul Struyve, R. De Becker, et un délégué du Comité national belge de lutte contre la guerre.

Mercredi 9 novembre, à 20 h. 30 :

Une séance avec démonstrations sur LA DANSE ET LA CULTURE PHYSIQUE

Mercredi 16 novembre, à 20 h. 30 :

Un débat sur

LA JEUNESSE DEVANT L'OP

La jeunesse et la famille. Influence de la guerre sur la formation morale et culturelle de la génération des moins de trente ans. La jeunesse ouvrière et la jeunesse bourgeoise. Tendances artistiques de la jeunesse d'aujourd'hui. La jeunesse devant le problème sexuel, devant la religion, devant l'Etat. La jeunesse contemporaine est-elle fataliste ou désespérée?

Mercredi 23 novembre, à 20 h. 30 :

LE DOCTEUR PIERRE VACHET, de l'Ecole de Psychologie de Paris, ouvrira le débat sur

LE TRAVESTISME ET LES TRAVESTIS SEXUELS.

Mercredi 30 novembre, à 8 h. 30 :

Un débat-spectacle sur
L'action et l'opportunité du
THEATRE PROLETARIEN
L'art et la politique.

Mercredi 7 décembre, à 20 h. 30 :

Le grand débat d'actualité sur LE DESTIN DE L'ALLEMAGNE

Mercredi 14 décembre, à 20 h. 30 :

A l'occasion de la semaine du cinéma, un débat sur
OU EN EST LE CINEMA?

Mercredi 21 décembre 1932,

CINQUIEME ANNIVERSAIRE DU ROUGE ET NOIR
fondé le 21 décembre 1927

POUR VOUS ASSURER UNE PLACE RESERVEE A TOUTES

LES SEANCES...

POUR REALISER UNE ECONOMIE SENSIBLE SUR LE

PRIX D'ENTREE...

POUR NOUS MARQUER VOTRE SYMPATHIE...

Abonnez-vous

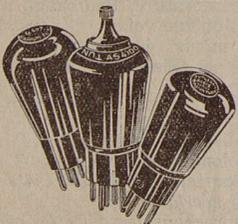
en versant le prix de l'abonnement au C. C. P. 1713.61
(Fontaine, Bruxelles)

1^{er} Abonnement : 75 francs — Abonnements suivants : 60 francs
donnant accès à toutes les séances de la saison 1932-1933.

Au Club du Faubourg à Paris

Samedi 29 octobre, Crystal Palace, 9, rue de la Fidélité, à 14 heures : le célèbre polémiste Urbain Gohier sur *L'Aventure et les Aventuriers*. Procès de Mozart, avec le comédien Mauloy sur *Les jeunes gens et l'Amour*. Débat sur *Le théâtre libérain*.

Jeu 3, Salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, 20 h. 30 : Séance extraordinaire. *Le cas du médium Erik Jan Hanussen devant les savants*, avec expériences. Le docteur Pierre Vachet sur *La transmission de pensée existe-t-elle?* M. Charles Brouilhet sur *Peut-on lire dans la pensée d'autrui?* Présentation de Nine Dufour, la voyante aux épingles. Et débat sur *Occultisme, spiritisme, voyance*.
Samedi 5 novembre, Crystal Palace, 9, rue de la Fidélité, 14 heures : *Le scandale du nouveau boulevard Haussmann* avec les témoins. Débat cinématographique présidé par le célèbre artiste Marcel Leguesque sur *Le rire au cinéma*.
Tous renseignements au Faubourg, 155, boulevard Pereire, Wagram 71-44.



TUNGSRAM

Import. H. BOUYN, 75, rue Van An, Bruxelles.